



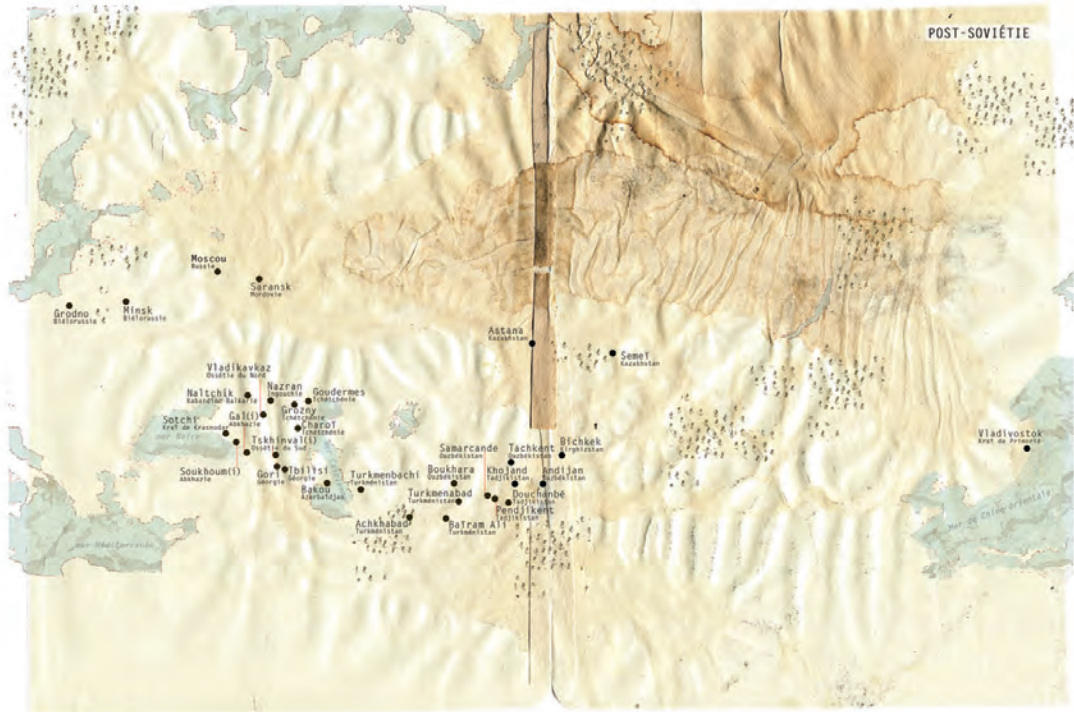
ALLERS SIMPLES

AVENTURES JOURNALISTIQUES EN POST-SOVIÉTIE

Frédéric Lavoie

récit

La Peuplade



Allers simples

Aventures journalistiques en Post-Sov tie

Allers simples est le trente-troisième titre publié par La Peuplade, fondée en 2006 par Mylène Bouchard et Simon Philippe Turcot.

ISBN 978-2-923530-46-8

Dépôts légaux :

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2012

Bibliothèque et Archives Canada, 2012

© Frédérick Lavoie, 2012

© Éditions La Peuplade, 2012

Œuvre en couverture et carte géographique : © Suana Verelst

Graphisme et mise en page : Jason Milan Ghikadis

Révision linguistique : Pierrette Tostivint

Correction d'épreuves : Aimée Verret

Imprimé au Québec

Distribution pour le Canada :

Diffusion Dimedia

539, boul. Lebeau,

Ville Saint-Laurent (Québec), Canada, H4N 1S2

La Peuplade

415, rue Racine Est, suite 201,

Chicoutimi (Québec), Canada, G7H 1S8



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

SODEC
Québec

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication, ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC).

Frédéric Lavoie

Allers simples

Aventures journalistiques en Post-Soviétie

récit

Œuvre en couverture et carte géographique de Suana Verelst

La Peuplade

À tous ceux et celles qui m'ont ouvert les portes de leur existence et ont partagé avec moi leur parcelle d'humanité.

À mes parents Réjean et Michèle, qui m'ont donné cet aller simple pour la vie et m'ont appris à en faire usage avec simplicité, humilité et passion.

Post-Soviétie: Ensemble géopolitique non officiel regroupant douze des quinze républiques qui formaient l'Union des républiques socialistes soviétiques (URSS) de 1922 à 1991. Ces États sont répartis dans trois régions: le Caucase (Arménie, Azerbaïdjan, Géorgie), l'Europe (Biélorussie, Moldavie, Russie, Ukraine) et l'Asie centrale (Kazakhstan, Kirghizstan, Ouzbékistan, Tadjikistan, Turkménistan). Les pays de Post-Soviétie sont notamment unis par une *lingua franca* (le russe), une tendance politique dominante (l'autoritarisme) et des problèmes socio-économiques communs (lourde bureaucratie, corruption endémique, forte économie informelle). Leurs habitants partagent ainsi une mentalité et une réalité plus ou moins similaires, forgées par des années de soviétisme.

AVANT-PROPOS

C'est apparu comme une évidence. Au milieu de la torpeur alimentée par la fatigue de deux mois de galère en Asie centrale, sur cette route solitaire traversant le plat désert de Karakoum, dans une vieille *marshroutka** pré-choc pétrolier, aux côtés d'une généreuse babouchka* qui venait de m'inviter chez elle après cinq minutes de conversation ; ça a sonné, puis résonné comme une évidence.

Le livre s'intitulera *Allers simples*.

Pour tous ces billets aller simple que j'ai pris afin de laisser l'instinct décider du moment et de l'itinéraire du retour. Pour toutes ces chances données au hasard de m'entraîner sur ses chemins inattendus.

Allers simples aussi, pour la simplicité de ma marche dans les dédales de l'humanité. Pour ces petits souliers remplis de l'humilité de l'errant avec lesquels j'ai abordé les peuples sur ma route, en évitant les grands sabots naturels du journalisme.

J'ai voyagé avec une tête de reporter, un sac à dos de bourlingueur, un cœur naïf, parfois exténué et distant malgré lui, parfois fonceur et avide de découverte. J'ai voyagé pour m'étirer l'âme, la remplir de ce que je ne suis pas, à m'en déchirer les paradigmes. Pour devenir meilleur et pour comprendre le pire.

J'ai parcouru la Post-Soviétie à petit budget. Par choix plutôt que par nécessité. Pour stimuler ma débrouillardise et mettre à l'épreuve mes nerfs et ma tolérance.

Mon plus grand luxe était le temps. Celui que j'arrachais à la dictature de la vitesse d'un monde à la course. Ce temps qu'on ne se

* Voir glossaire post-soviétique, p. 375.

donne pas assez souvent, d'autant moins en journalisme. Je l'ai pris, parce qu'on ne peut jamais savoir combien de jours il nous faudra pour apprivoiser un paysage humain ; parce qu'il vaut la peine d'être pris, pour que le vernis exotique des altérités s'écaille et qu'ainsi se dévoilent les quotidiennetés étrangères dans leur plus simple expression. Je me suis forcé à le prendre, comme un investissement pour mes réflexions futures. Pour donner la chance aux secondes et aux jours sacrifiés au hasard de devenir des événements fondateurs, des exemples de plus d'une réalité ou des anecdotes révélatrices permettant de mieux étoffer des hypothèses journalistiques ou existentielles.

J'ai eu à combattre mes goûts d'urgence. L'urgence dictée par le métier et ma propre urgence de vivre. Celle du fils d'une génération de l'instantané, constamment sur la pointe des pieds, toujours prêt pour de nouveaux départs à peine les valises déposées, toujours tenté de quitter les épisodes avant la fin devant les appâts tentaculaires du possible. J'ai cherché à modérer ma fougue de jeunesse pour aiguiser ma sagesse.

Au-delà des grands événements qui font l'actualité, les sociétés vivent et se façonnent au rythme du quotidien. J'ai voulu suivre la marche du monde dans ses moments extraordinaires et – plus encore – ordinaires.

J'ai longtemps hésité à me lancer dans l'écriture de ce livre. Même si je savais qu'il finirait inévitablement par naître. Il m'habitait au creux du ventre depuis des années. Il fallait simplement le laisser mûrir. Trouver le bon ton. Rendre cohérente cette suite chaotique d'aventures. Rassembler les vécus. Amalgamer les réflexions sur cette humanité dont j'explore les contours chaque jour à travers mon travail et ma vie de journaliste à l'étranger. Marquer une césure avant d'aller plus loin.

Ce livre prend sa source dans des centaines de pages de notes, jetées sur papier le plus souvent à la fin de longues journées de découverte en terre nouvelle. Il est le fruit de centaines de rencontres, de milliers de kilomètres, de millions d'émotions.

Un jour d'automne, de retour d'un voyage épuisant dans le Caucase, je me suis senti prêt à faire le point sur mes allers simples et leur complexité.

Premier chapitre

Biélorussie

La révolution engeôlée

(mars-avril 2006)

Espoirs révolutionnaires

Minsk, 19 mars 2006

Ils arrivent par petits groupes pour donner un courage collectif à leur peur individuelle. Il y a trois jours, le KGB biélorusse les a avertis : s'ils descendent dans les rues pour contester le résultat de l'élection présidentielle, ils seront considérés comme des terroristes. Ils seront accusés de fomenter un coup d'État.

Ils s'approchent et jettent des coups d'œil autour d'eux. Ils cherchent à éviter les policiers qui sillonnent le secteur. Les premiers arrivés découvrent une place beaucoup trop grande pour leurs ambitions. En l'absence d'une masse dans laquelle se fondre, ils restent de longues minutes distants les uns des autres, nerveux, comme pour faire croire qu'ils ne font que flâner. Malgré la menace, ils sont venus. Le rendez-vous avait été donné par les deux candidats de l'opposition à la présidentielle, Aleksander Milinkevitch et Aleksander Kozouline : place d'Octobre, vingt heures. Et ils y sont.

Les bureaux de vote viennent de fermer. Le décompte des voix n'a pas encore commencé, mais ceux qui sont sortis affronter la tempête de neige tardive de la mi-mars et défier le pouvoir sont déjà convaincus : l'élection est frauduleuse. Vote falsifié ou non, ils le sauront plus tard. Ce qu'ils savent déjà, c'est qu'une élection ne se joue pas seulement le jour du vote. Depuis douze ans, la télévision biélorusse ne montre qu'un seul homme : le président Aleksander Loukachenko. Cette campagne n'a pas été une exception. Aux yeux du Biélorusse moyen, qui s'abreuve à son téléviseur pour connaître la vérité – comme la plupart des citoyens du monde –, l'opposition n'existe pas. L'information est pourtant disponible. Il y a Internet, quelques journaux d'opposition, des télévisions étrangères par satellite. La Biélorussie n'est pas un régime totalitaire. Mais nul besoin que toute critique soit censurée pour contrôler la majorité de l'opinion publique. Du pain, des jeux et une propagande bien en vue suffisent généralement à apaiser la masse et à lui faire croire que sa stabilité en vaut l'arbitraire.

Lorsque la minorité arrive sur la place d'Octobre, un écran géant diffuse un reportage de la télévision d'État. La narration est

inaudible, mais les images valent mille mots : ce sont celles de la violente « révolution des Tulipes », coup d'État pseudopopulaire au Kirghizstan l'année précédente, et des pillages qui l'ont accompagnée. Puis suivent celles de machines imprimant des billets verts à un rythme effréné. Le message lancé aux téléspectateurs en cette soirée électorale est clair : l'opposition biélorusse, comme la kirghize, compte prendre le pouvoir par la force. Et pour cela, elle bénéficie du financement des Américains. Elle veut mettre le pays à feu et à sang, puis le vendre à des étrangers. Les opposants sont des traîtres et des terroristes.

L'écran s'éteint. La place d'Octobre se remplit. Lentement, puis de plus en plus rapidement. Les groupuscules sont absorbés par la foule naissante. Les espaces vides disparaissent et, au même rythme, la méfiance se transforme tout naturellement en solidarité. De tous les côtés de la place, les manifestants affluent. Ils arrivent de derrière le palais de la République, principale salle de concert de la capitale, passent devant la patinoire qui accueillait encore des patineurs il y a quelques heures, ou sortent du métro Koupalovskaïa. Ils viennent de l'avenue de l'Indépendance, l'artère principale de Minsk, que les nationalistes appellent toujours Frantsisk Skorina, grand scientifique et auteur biélorusse du XVI^e siècle dont elle portait le nom jusqu'à ce que le président en décide unilatéralement autrement l'année précédente. Au-dessus du musée de la Grande Guerre patriotique qui jouxte la place, l'inscription en lettres géantes datant d'une autre époque les appelle à se tenir debout : « Les exploits du peuple vivront éternellement. » En ce froid dimanche de fin d'hiver, la place d'Octobre semble idéale pour une révolution. Ils sont maintenant quelques milliers à s'y masser. Cinq ou dix, peu importe. Ils sont suffisamment nombreux pour se sentir momentanément puissants, portés par le sentiment de sécurité que procure une masse humaine ayant un objectif commun. Les drapeaux blanc-rouge-blanc se mettent à flotter dans les airs, malgré leur interdiction officielle¹. Sur les marches du palais de la Culture des syndicats, les deux candidats d'opposition et d'autres leaders anti-Loukachenko se relayent au porte-voix pour dénoncer les irrégularités du scrutin.

¹ Lors d'un référendum contesté en 1995, le président Loukachenko fraîchement élu a rétabli les symboles de la Biélorussie soviétique, dont le drapeau, amputé de la faucille et du marteau. Le blanc-rouge-blanc historique, à nouveau en usage depuis l'indépendance en 1991, a été banni sous prétexte qu'il a également été utilisé durant l'occupation nazie.

En un instant, l'opposition morcelée, faible et discréditée par la propagande constante du régime, devient une force réelle, palpable. Les agents en civil du KGB, peu subtils avec leur attitude sévère et leurs vêtements sombres presque identiques, filment les manifestants avec leur lourde caméra d'une autre époque. Mais ce soir, les opposants n'en ont rien à faire. Au milieu de la foule, le simple manifestant est enveloppé d'un espoir de changement. Il a l'impression que le sort du pays entier se joue sur les quelques centaines de mètres carrés de la place d'Octobre ; que le régime tremble ; que le pays entier se tient à ses côtés dans la neige et le froid, avec la même détermination que lui d'aller jusqu'au bout. Une impression bien illusoire. Mais qui servira pour quelques jours de carburant au rêve fou des opposants d'en finir avec l'oppression.

* * *

Ce soir-là, tout le monde est rentré chez soi, hormis les quelques dizaines de personnes arrêtées sur le chemin du retour par des policiers restés sagement en retrait, à l'ombre de la manifestation. La peur instaurée par le régime a perdu la première bataille. Les forces de l'ordre n'ont pas mis leur menace de répression à exécution. Pas encore. Mais il ne s'agit que d'un repli stratégique. Le pouvoir sait que le mouvement finira par s'essouffler et les caméras étrangères, par partir. Il pourra alors porter le coup fatal aux espoirs.

Et c'est précisément ce que je suis venu observer.

Compte tenu du rapport de force inégal entre le régime et ses détracteurs, les grandes lignes du scénario étaient écrites d'avance : l'élection serait falsifiée pour garantir une majorité incontestable au président. Directement par lui, ou par les sous-fifres de son régime qui voudraient, par ce geste, lui démontrer leur entière loyauté. Les opposants sortiraient ensuite dans la rue pour réclamer l'annulation de l'élection. Comme les Géorgiens et les Ukrainiens, qui avaient réussi tour à tour en 2003 et en 2004 à chasser du pouvoir leurs vieilles élites politiques corrompues par des manifestations pacifiques, les Biélorusses en colère essaieraient de fomenter leur propre «révolution colorée», pacifiste et pro-occidentale. La révolution biélorusse avait

même déjà un nom, hérité d'une anecdote survenue quelques mois plus tôt : durant une manifestation, un militant s'étant fait confisquer par la police son drapeau blanc-rouge-blanc avait brandi à bout de bras sa veste de jean. Ce serait le nouveau symbole de la lutte. Après la révolution des roses géorgienne et la orange ukrainienne, il y aurait la révolution du jean biélorusse².

Sauf qu'en Biélorussie l'opposition faible et sans chaîne de télévision pour l'appuyer – contrairement aux oppositions géorgienne et ukrainienne – n'avait à peu près aucune chance de renverser son régime. Tôt ou tard, les forces de l'ordre mettraient fin au mouvement d'une manière plus ou moins violente. L'avortement de la révolution biélorusse était ainsi largement prévisible. Je venais la voir échouer de mes propres yeux, à la fois pour comprendre les raisons de son échec, les nuances de la lutte de pouvoir et, surtout, pour sentir toutes les émotions d'un peuple qui prend son courage à deux mains et va brandir sa dignité dans un combat de rue pacifique contre un régime autoritaire.

J'étais arrivé en Biélorussie douze jours avant le scrutin, via l'Ukraine, avec une petite liste de contacts en poche. Dans le train de nuit Lviv-Minsk, j'avais feint de ne pas parler russe pour éviter les questions et les fouilles. « Mais qu'est-ce qui peut bien attirer un touriste chez nous ? » s'était interrogé à voix haute le douanier biélorusse en feuilletant mon passeport pour tamponner mon visa d'invité³.

J'avais pesé les deux options : aller couvrir l'élection sans accréditation journalistique, ou demander l'assentiment du pouvoir biélorusse et m'exposer soit à un refus, soit à une possible – quoique peu probable – surveillance de mes faits et gestes une fois sur place. J'avais choisi la première. Dans ce cas, je savais que je risquais des démêlés avec les autorités, peut-être une courte détention ou une déportation. La mort était dans la colonne des événements improbables et sa possibilité était trop faible pour qu'elle me fasse hésiter à partir.

Pendant quelques jours, je serais au centre d'un monde en effervescence. J'existerais aux côtés de l'Histoire qui s'écrit. Une toute petite histoire dans la grande, que le reste du monde suivrait du

² Finalement, le denim demeurera un symbole marginal durant les manifestations postélectorales.

³ J'avais obtenu ce type de visa grâce à l'inscription de l'adresse de mon ami Tolik dans une case du formulaire.

coin de l'œil compte tenu de sa portée géopolitique limitée. Mais l'Histoire quand même. Celle d'un peuple et de ses fractures qui s'ouvrent au grand jour. J'en serais témoin, et je pourrais la raconter. À mes premiers balbutiements en tant que reporter international, je sentirais la richesse de ce métier, qui permet à la fois d'assouvir ce besoin personnel d'émotions et de justifier sa présence passive dans l'Histoire en partageant son témoignage avec ceux qui ne peuvent assister à son déroulement.

* * *

Le lendemain de la première manifestation, les opposants sont revenus sur la place d'Octobre. Cette fois, c'était pour y rester. Faute de vouloir ou de pouvoir utiliser la violence, ils comptaient avoir le régime à l'usure. Comme sur Maïdan – la place principale de Kiev – un an et demi auparavant, les tentes ont commencé à pousser sur le pavé enneigé de la place centrale de Minsk. Quelques dizaines à peine, entourées de centaines, parfois de milliers de manifestants; un système de son bancal relayait des discours réchauffe-foule, des « *Jivié Biélarous !* » (« Vive la Biélorussie ! ») à répétition; des jeunes hommes montaient la garde; des jeunes filles épluchaient des pommes de terre, coupaient du saucisson, préparaient des sandwiches et servaient du thé; des grands-pères et des grands-mères apportaient sous le manteau de la nourriture aux manifestants, essayant d'éviter les contrôles des policiers autour de la place.

Durant quatre jours et quatre nuits, les opposants ont testé les limites de leur courage. Pour pouvoir se regarder fièrement dans le miroir au cours des cinq prochaines années. Quand le régime avait voulu prouver sa légitimité populaire par un scrutin frauduleux, ils étaient descendus dans les rues pour démontrer qu'il mentait. Durant quatre jours et quatre nuits, en marge du village de tentes, le régime et ses policiers ont rongé leur frein. Le jour, les manifestants étaient trop nombreux pour qu'un coup de force rapide et fatal soit tenté sans risquer un affrontement violent devant les caméras occidentales qui y faisaient le pied de grue. Tous savaient donc que l'assaut – parce qu'il était inévitable – aurait lieu la nuit, alors qu'il ne resterait plus que deux ou trois centaines de militants sur la place.

Je me devais d'y passer une nuit blanche. Pour voir le mouvement dans toute sa vulnérabilité, pour témoigner de la tension et du rapport de force entre le pouvoir et ses détracteurs. Le journal *La Presse*, qui suivait avec intérêt les événements en Biélorussie, m'avait donné le feu vert pour un reportage. Ce serait dans la nuit du 23 au 24 mars, la quatrième de l'existence de « l'îlot de liberté », comme avait été baptisé le village de tentes par certains de ses habitants. Mais mon témoignage irait plus loin que je ne l'avais imaginé. Car cette nuit-là, les autorités ont décidé d'en finir avec la résistance, arrêtant sans discernement manifestants, journalistes et simples passants.

Malgré moi, je découvrirais le régime biélorusse de l'intérieur. Entre les quatre murs de ses geôles.

* * *

L'arrestation

Nuit du 23 au 24 mars 2006

Trois heures du matin. Les militants resserrent les rangs. Bras dessus, bras dessous, ils forment une chaîne humaine autour de leur village de tentes. Les forces de l'ordre viennent de débarquer. Après cinq jours de manifestations, le jeu tire à sa fin.

Au mégaphone, un policier ordonne à la douzaine de reporters présents de s'éloigner. « Nous avons besoin de journalistes à l'intérieur ! » crie au contraire un militant. C'est le moment clé. Je suis à l'orée du village. Je choisis d'y entrer. Une décision rapide, instinctive. « Je suis journaliste ! » Les protestataires font une brèche et me laissent passer.

Je suis au centre du village. Au centre de l'événement. D'une main frigorifiée, je sors mon enregistreur et appuie sur le bouton rouge.

* * *

(Premier enregistrement)

« Ensemble ! Ensemble ! Ensemble ! Vive la Biélorussie ! La police avec le peuple ! »